

Le père lui parla du Dr X..., gradué de l'université de Paris, diplômé de l'école de médecine, médaillé ailleurs, etc., etc., tel qu'annoncé sur les journaux. Notre médecin avait, en sus, un endroit spécial pour les malades, mais elle ne voulut rien entendre. La mesure était comble et la malheureuse, ainsi disloquée, retourna à sa place natale avec son même mal de tête.

Le père fut étonné de n'avoir pas eu le temps de manger durant la journée, et sa fille, d'avoir survécu à tant d'atrocités.

A son arrivée, l'on mande aussitôt le médecin de la famille, qui constate que le mal de tête est dû à une simple névralgie rhumatismale et la guérit avec quelques grammes d'antipyrine. Il procède ensuite aux réparations constitutionnelles !... Pendant ce temps, le père Latulippe recevait les notes de MM. les spécialistes.

Je ne sais vraiment ce que dirait Molière des médecins de nos jours, s'il revenait parmi nous.

A coup sûr, il ne saurait leur reprocher de ne savoir *purgare et clysterium donare* !

Je prie mes amis les spécialistes, gynécologistes, orthopédistes, laryngologistes, auristes, oculistes, etc., etc., de ne pas se formaliser de cette plaisanterie.

L'abus est surtout aux États-Unis, où les spécialistes pullulent avec beaucoup plus d'énergie qu'à Paris, et à Paris encore plus qu'ici.

Je prie aussi ceux qui ont bien voulu me lire de ne pas perdre confiance en de tels hommes, qui pourraient faire tant de bien à Montréal, s'ils *n'étaient pas tous dans la même maison* !

FAC ET SPERA.

CHRONIQUE QUÉBÉCQUOISE.

Il y a des siècles déjà que nous avons entendu les coups d'archet d'une danse quelconque et soufflé les dernières bougies fumantes de nous ne savons plus quel bal. Nous sommes maintenant en plein carême, et en carême sérieux; non pas un carême pour rien, comme l'an dernier, mais un carême sévère comme ceux du temps passé. C'est à en regretter la grippe.

Nous avons depuis quelques jours une mission prêchée par les révérends pères Oblats, et nos amis anglais suivent une mission donnée par un prédicateur célèbre, venu tout exprès d'Angleterre pour réchauffer le zèle de ses frères, qui ont été, pendant le dernier carnaval, au moins aussi mondains que nous.

Donc, calme profond de tous côtés. Ce sont de bons moments, après tout. A cette heure-là, le cœur se tait, l'esprit s'éclaire et l'âme devient plus libre.

A Paris, après Pâques, on accroche généralement encore un carnaval; mais ici, non. Ainsi, sans aucune ambition pour l'avenir, dormez tranquilles, mes bonnes amies; prenez bravement le parti de rester un peu plus seules, de faire moins parler de vous, et reparez-vous plus fraîches et plus belles avec les premiers sourires du printemps.

Le fait est qu'on avait bien besoin de repos de toutes parts. Dans les derniers temps du carnaval, on apportait de la nonchalance même à s'amuser. On ne courait plus, les jambes étaient trop paresseuses; on ne causait pas, parce qu'on bâillait tant; on chantait mal, parce qu'on chantait trop.

Le croiriez-vous? Le journalisme lui-même, le roi du jour, semblait éteint; les *reporters* dansaient trop pour pouvoir écrire. Du reste, que pouvaient-ils dire? Rien en police correctionnelle. Qui pousserait la cruauté jus-

qu'à troubler les jours gras d'un juge de police bien portant et de tout le personnel d'un tribunal? Sans compter qu'on s'amuse trop, ces jours-là, pour se laisser pincer. Pas d'alarmes d'incendie; on tient le feu prisonnier au foyer par ce temps glacial. Les chevaux sont trop épuisés pour écraser qui que ce soit; au contraire, ils s'arrêtent pour vous laisser passer: ça leur permet de se reposer. Donc, pas le moindre petit accident possible. Que pouvaient donc faire messieurs les *reporters*? Inventer? Quoi? Un petit scandale chez des gens de bonne famille dont on ne peut dire le nom, mais que tout le monde connaît, qui habitent une maison somptueuse dans une rue élégante, chez qui tout le monde va et dont on parlait déjà beaucoup; et, pour plus amples détails, remettre au lendemain? Non, pour cela il faut de l'imagination, et quand on a veillé dix-huit soirs de suite jusqu'à deux ou trois heures du matin, la folle du logis a déménagé; elle a expiré depuis longtemps dans la routine banale du programme de tous les jours, ou bien elle est restée au fond de quelques verres de punch.

Et si les journaux se taisaient, songez combien nous étions muets! -

La sainte quarantaine va donc faire rentrer dans l'ordre tout un état de choses désorganisées ou réorganisées et nous rendre de nouveau capables d'apprécier toutes les bonnes petites joies de famille qui se tiennent en souriant sur la route de la vie réelle.

Si on ne sort guère le soir, on se fait souvent voir le jour. La rue Saint-Jean surtout semble transformée en salon. On y rencontre une quantité de prétendus acheteurs et acheteuses. A certains moments, la circulation est presque difficile, tant il y a de promeneurs connus. Ce sont de gracieux bonjours de tous côtés, un mot de bienvenue à celle-ci, de retour seulement depuis quelques jours d'un gai séjour à l'étranger, un petit compliment à une autre sur sa dernière fête, une petite invitation bien discrète et privilégiée à un ami, un renseignement, une adresse donnés à quelques jolies étrangères. Les voitures vont au pas et l'on peut se tendre la main d'un *sleigh* à l'autre. Les étalages les plus intéressants n'arrêtent pas le mouvement de cette foule plus avide de se voir elle-même que d'admirer les reflets transparents des soies changeantes et les fines guipures tout fraîchement déballées.

A cinq heures, il se fait un vide très sensible. C'est l'heure où messieurs les universitaires s'en vont à leurs cours. Cette défection en entraîne parfois plusieurs autres. Mais enfin, tant que le soleil ne baisse pas trop à l'horizon, les promeneurs convaincus restent fidèles à la bonne rue Saint-Jean.

Ce vieux coin est, du reste, peuplé de souvenirs. Nos grand'mères, dans un passé si lointain qu'elles ne veulent plus s'en souvenir, y faisaient jadis de petites courses très agréables. Alors comme aujourd'hui, les boutiques étaient un prétexte; les marchands ne faisaient pas fortune, mais ils étaient bons enfants et souriaient en voyant passer et repasser les jolies promeneuses qui, la bourse en mains, n'achetaient jamais rien.

Oh! les bonnes villes de province paisibles et tranquilles, où les vieilles traditions sont une religion, où les siècles passent sans laisser d'empreinte, qu'il est déchirant de quitter, qu'on retrouve avec bonheur, et où l'on s'éteint en paix, à côté du vieil hospice dont la cloche tinte tristement et en face du petit *square* dont on a vu grandir les arbres!